



Ouvriers

Corinne Grenouillet

► To cite this version:

| Corinne Grenouillet. Ouvriers. Dictionnaire Aragon, 2019, pp.686-688. hal-03147469

HAL Id: hal-03147469

<https://hal.science/hal-03147469>

Submitted on 2 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OUVRIERS

On aurait beau jeu de souligner qu'Aragon connaissait mal les ouvriers. Issu de la petite bourgeoisie déclassée nourrissant quelques aspirations intellectuelles (son oncle publia un recueil de poésie, sa mère traduisit des romans de l'anglais), il a connu une enfance confortable dans la pension de famille que tenait sa famille (maternelle) à Neuilly. Comme les jeunes bourgeois de sa génération situés à mille lieux de toute préoccupation sociale, il côtoya nécessairement des ouvriers lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux en 1917. La rencontre décisive – d'après Aragon lui-même, dans *La Semaine sainte* – eut lieu à Völklingen en Sarre, où le régiment auquel il appartenait, se trouva chargé de réprimer une grève de mineurs (*OR*, IV, 964-997). La rencontre avec les ouvriers s'établit sur la base d'une prise de conscience politique et d'un mouvement personnel qui porta celui qui « revenait de loin » (Vaillant-Couturier) vers la « classe ouvrière ». Devenu communiste, Aragon rompit avec son mécène Jacques Doucet, qui avait médité des ouvriers, par une longue lettre (17 janvier 1927) où chiffres à l'appui, il lui démontra combien était difficile la situation des ouvriers d'une usine de l'Aube.

Aragon adhéra au PCF alors que prévalait la ligne politique « classe contre classe » où triomphait l'ouvriérisme dont il eut à souffrir jusqu'à l'affaire du portrait de Staline en 1953. C'est alors moins le monde ouvrier dans sa diversité qu'il se mit à coudoyer (et ceci, toute au long de sa vie) que les militants communistes d'origine ouvrière, devenus, pour certains d'entre eux, des permanents, des dirigeants de premier plan (comme Maurice Thorez) ou des « intellectuels organiques ». Le PCF se distinguait en effet par la possibilité offerte à des ouvriers ou à des petits intellectuels issus du monde ouvrier d'accéder à l'encadrement politique et à des fonctions électives (Pudal, 1988). Aux côtés de ces « ouvriers », il milita dans les années 1930 à 1950 pour toutes les grandes causes politiques et patriotiques que l'on sait.

S'affichant comme le « Parti des ouvriers » ou celui « de la classe ouvrière », valorisant le travail industriel, le PCF se distingua, notamment dans sa période stalinienne, par la place que sa mythologie et sa propagande accordèrent aux « métallos » et aux mineurs, élevés au rang d'une élite ouvrière et d'un modèle de patriotisme. Aragon participa dans les années d'après-guerre à cette célébration, dans certains poèmes (« Enfer-les-mines ») ou écrits militants, lorsqu'il fait d'un mineur, Charles Debarge, fondateur des Francs-Tireurs et partisans du Nord et du Pas-de-Calais, assassiné en 1942, « Un Du Guesclin, un Vercingétorix » (« Écrit pour une réunion de quartier », *L'Homme communiste*, Gallimard, 1946, p. 47). Cet exemple explicite ce que *Les Communistes* (publiés entre 1949 et 1951) allait énoncer bientôt sur un mode romanesque : les militants issus du monde ouvrier, incarnant le courage et la vertu de l'« homme communiste », furent les fers de lance de la Résistance contre les Nazis, à Paris comme dans le Pas-de-Calais.

La présence d'ouvriers dans tous les romans du *Monde réel* à *La Semaine sainte* révèle le désir d'Aragon de figurer ce groupe social par les moyens du roman. Pourtant, la représentation des ouvriers, restreinte (voire ponctuelle), et souvent empreinte de clichés naturalistes souligne par contraste la justesse de la peinture des beaux quartiers et du personnel romanesque bourgeois ou petit bourgeois.

Les ouvriers romanesques sont appelés à servir la dimension politique d'un propos appuyé sur une conception marxiste du monde ; s'ils sont présentés comme les victimes d'un ordre social, les ouvriers forment la classe où naissent les rares « héros positifs » des romans (Victor dans *Les Cloches de Bâle*, Raoul Blanchard ou Joseph Gigoix dans *Les Communistes*).

Enfin Aragon eut à cœur de s'adresser aux ouvriers dans les articles consacrés à des faits divers (Violette Nozière) qu'il écrivit pour *L'Humanité* (entre 1933 et 1934), dans le journal *Ce soir*, entre 1937 et 1939 – lequel fut un grand quotidien populaire de gauche – et dans ses romans qui adoptèrent l'esthétique démocratique du roman réaliste socialiste à partir de 1934. Il participa aussi à la formation des cadres communistes (souvent ouvriers) en intervenant à l'école centrale du parti dans les années 1950 et contribuant à la diffusion de la culture auprès d'un public militant (Maryse Vassevière, 2003).

Cet intérêt politique, mais aussi humain, pour les ouvriers s'estompe dans les années 1960 ; entretemps, la rencontre avec des militants lecteurs des *Communistes* (1949) et l'affaire du portrait de

Staline (1953) avait mis au jour une forme de distance, sinon d'animosité, d'une partie des militants ouvriers envers l'écrivain.

L'épisode de la rencontre entre Aurélien (jeune bourgeois oisif dans la France des années 1920) et un ouvrier dans une piscine (*Aurélien*, 1944) exprime l'incompatibilité d'*habitus* qui éloignait l'écrivain d'une classe ouvrière qu'il fantasmaient plus qu'il ne la connaissait.

Voir : mineurs, peuple, PCF.

Bibliographie : Corinne Grenouillet, « Les militants et ouvriers communistes dans *Le Monde réel* d'Aragon », *Fiction et engagement politique : La représentation du parti et du militant dans le roman et le théâtre du XXe siècle*, Jeanyves Guérin (dir.), Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2008, p. 61-73 ; Reynald Lahanque, *Le Réalisme socialiste en France (1934-1954)*, thèse d'état, sous la dir. de Guy Borrelli, Université de Nancy II, 2002 ; Bernad Pudal, *Prendre parti : Pour une sociologie historique du PCF*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1989 ; Maryse Vassevière, « Stendhal en une heure et quart », *RCAET* n° 8, 2003, p. 27-62.

Corinne Grenouillet